

# Un Tour du monde en 80 grands-parents



Alice

Mon inventaire



*Par Sylvie Lemonnier le 20 novembre 2018*

Juillet.

Le Tour de France. Tu es assise en bout de table. Les paysages défilent. Chaque jour une étape, c'est comme en camping-car. C'est ton voyage une fois par an, en noir et blanc.

La télé. Quand elle crachote – une fine bande horizontale qui explose et s'éteint – il faut la secouer, lui donner un bon coup, là ! Derrière ! À droite ! Un coup sec, voire deux, juste le nécessaire. Quelques hoquets et elle finit toujours par s'allumer, sinon c'est la catastrophe, à cause encore du Tour de France. Il faut partir en procession chez les voisins...

Les matchs de boxe. Et puis de catch, même si c'est tard. On voit les corps énormes qui rebondissent sur le ring, les visages masqués, les hurlements vainqueurs. Il paraît que plus jeune avec ton fils, tu allais à moto voir les galas en ville !

Les westerns. Des cow-boys, des Indiens, des colts et des lassos, des galops dans les plaines sauvages. Derrière la haie, ton âne brait. Ta grange, elle aurait bien une allure de ranch. Peut-être aussi l'odeur, mais on ne sait pas, car les westerns ne sentent rien. On tape du talon, un grand coup dans la porte, et elle s'ouvre en couinant. Le soleil en profite et s'immisce. L'air grésille aux entournares. Des milliers de paillettes se mettent à léviter dans les rais de lumière. On tousse un peu. On plisse les yeux : même en plein jour, on n'y voit rien. Les objets font masse, pleins de toiles d'araignée, de sciures de bois, de pelures cotonneuses échappées du plafond ou bien montées du sol. D'une année à l'autre, rien ne bouge. On ne

jette rien. Tout est là pour plus tard ou pour il y a longtemps. Parfois le foin, touché par le soleil, prend des teintes de feu et de buisson ardent. Pomme de reinette dans le pommier. Plein de pommiers dans le jardin. Sous l'un d'entre eux, la balançoire.

La balançoire. Une planche bricolée, vermoulue, deux cordes de longueurs incertaines. Les fils qui les constituent sortent, piquent, font des épis et des trous dans les mains. On se balance et l'arbre geint comme un blessé. Les jambes. Il faut les lancer en avant, les étirer, et juste au moment où les pieds touchent le ciel, vite vite les replier, cogner talons contre la planche et redresser le dos. Les bras sont pris de la même cadence. Souvent, à cause des cordes, tout va de travers : la balançoire s'échappe, et en guise de ciel, on finit dans le tronc !

La torche. La cousine tourne tourne tourne jusqu'au serrage complet des cordes et la balançoire, prise soudain de la nécessité de se défaire, de se libérer, s'élançe, freine, s'élançe. Un tourbillon, la tête renversée dans l'œil d'un siphon ! On se lève. Le monde tangué et on s'écroule dans l'herbe en éclatant de rire, le cœur démenagé à moitié de la gorge.

Ta gorge. Qu'on sait ridée bien qu'on ne la voie jamais, cachée sous des cols noirs, des cols gris, les corsages corsetés, à peine si on devine, dessous, les rides, les fins sillons comme ceux du tronc.

Le tronc. On l'escalade. Une branche à bonne hauteur pour y poser nos pieds, les caler, pousser, grimper. S'appuyer avec force, ne pas avoir peur, encore, de s'échauffer les mains. Attraper les feuillages, se hisser à califourchon – ça pique sur les cuisses, ça pique dans les mains. On est un chat, un hibou, immobile les bras contre le corps, accroupi. Être animal, le plus longtemps possible. Reine de cœur ou bien princesse ! Princesse de la plus haute tour. Anne ma sœur Anne – mains en visière ! –, ne vois-tu rien venir ? Non, juste les lapins ! Les lapins blancs et gris d'Alice. Je les vois, tristes, dans leurs clapiers étroits. C'est à cause de ça que mon père nous dit qu'on n'y vivra jamais, nous, dans des cages à lapins ! Agglutinés, ils passent leur vie à manger des salades, des carottes, du plantain arraché du talus. La fin du lapin, c'est encore elle la pire... avec le coup du pyjama juste avant la casserole ! On crie, on est dégoûtés. On ouvre les clapiers : que les lapins s'échappent ! Pas question de goûter au Lapin ! Les grands diront que c'est autre chose, une poule, un faisan, un truc sauvage qu'on n'a jamais connu. Alors on mange. Et au dessert, c'est riz au lait, servi sur les assiettes retournées.

Le bourg. Sa salle de spectacle – le théâtre une fois par an – et surtout son église ! La messe du dimanche. On blablacar dans la 4L de la voisine. C'est vrai qu'à l'intérieur c'est déjà blablaba. Dix heures, matin d'ennui. Images pieuses, bonnes femmes en noir. Piétinements sur les gravillons gris. Les costumes, noirs, les manteaux, gris, les robes, noires, les visages gris.

Le monde entier est vieux. Parfois à l'extérieur, le crachotement d'une mobylette. Heureux rescapé des liturgies obligatoires ! Le silence qui succède est encore plus lourd. Les voix de crécelle montent et avec elles nos rêves de liberté. À genoux ! Assis ! À genoux ! Debout !

Prenez vos missels page 33. C'est si haut, et pourtant je manque d'air... Page 33, premier couplet ! Dites 33 ! 33, 33 ! Le numéro perdant : celui du curé, du docteur. Tous les deux me font peur. Mon esprit torturé parce qu'à travers le vitrail droit, celui couvert d'un fin grillage, Dieu regarde et voit tout : il sait que je m'ennuie ! Jésus. Heureusement, avec ses longs cheveux, Jésus ressemble à un Indien. Ses aventures en quatorze épisodes suspendus sur les murs. C'est bien !

Ton vélo. Un vieux biclou. Une selle en cuir, cloutée, de collection. Son porte-bagage en fer qui fait très mal aux fesses. Pieds écartés. Surtout, pieds écartés ! Bientôt je pédalerai moi-même. La selle à

hauteur d'épaules, le guidon aux oreilles, en danseuse, comme les coureurs du Tour de France ! La route étroite, les berges vertes... Descendre à toute berzingue, prendre le virage, les chiens de la ferme du bas s'excitent, nous courent après, poil hérissé. Dos d'âne, nids de poule, on s'envole, on atterrit, on se casse la figure. Les coudes flambent, les genoux saignent. Il faut soigner, extraire le rouge du flacon, presser le caoutchouc, faire couler quelques gouttes. Genoux de clown, coudes à la fraise. Ça y est, on est guéri.

Tes bottes. Tes bottes brunes. Mes bottes de sept lieues. Toutes souples, à l'intérieur pelé, le caoutchouc strié de veines minuscules. Des bottes ridées, elles sont si vieilles. Dedans, la paille, même en été, un peu de terre et de poussière.

Ta chambre. Marie, sous une cloche en verre où meurt un laurier sec. Bleu comme son voile, blanc comme sa robe. Ou bien l'inverse ? La table de nuit, rien que pour elle. Aucun livre, aucun journal. Un réveil qui tique-taque. Le petit meuble en chêne, teinté plein sombre, aucune tonique dans la pièce. Pas de rouge, de vert, on laisse les flamboyances à la nature. Intérieur monochrome, version terre et brouillard. La porte basse. Les adultes doivent se baisser pour la passer. La fenêtre. On s'assoit là, sur son rebord blanc de chaux. On feuillette un *Nous deux* volé chez la voisine. La femme est amoureuse d'un très bel inconnu. Pâquerette effeuillée, je t'aime, un peu, beaucoup... zut : l'homme aime une autre fille !

Tendres pétales tombés par terre. Sur les photos, séché, un cœur orange et tout poilu.

Le cassissier. Un buisson tout griffu, juste derrière la vitre. Un buisson vert de pois marine. Ce goût acide qui suinte sur la lèvre. Frais, piquant. Cette petite queue brune, dure, que la langue se plaît à désosser et à cracher dans l'herbe.

Le bonheur. Le bonheur est dans le pré, cours-y vite, cours-y vite !

L'herbe grasse, les chèvrefeuilles. On s'approche, les ramures frétilent, les haies s'ébrouent. Et une volée d'oiseaux fait un bond vers le ciel.

La cabane. Dans le fond du jardin, une planche patinée, et au milieu, un trou. Toit de tôle, porte en bois, la base effritée, un crochet-tire-la-chevillette. À l'intérieur il fait noir et ça pue. Ça pue vraiment, surtout l'été. L'hiver, les odeurs sont givrées, comme les dalles, les vitres, les clapiers, les têtes de sapins. On y trouve de la lecture, papier toilette informatif, nouvelles de la veille, d'une semaine, d'un mois, d'un an. Nouvelles vieilles, mais toujours du coin.

De pommier en cerisier. Cours-y vite, cours-y vite ! De pommier en cerisier cours-y vite il va filer !

Le chariot à bidons. Quatre compartiments, deux roues de vieux vélo. Avec les cousines, on s'assoit, on s'agenouille ; l'une d'entre nous, tirée au sort, pousse les autres avec ardeur. Mais la côte est terrible, celle qui mène jusqu'au champ, à droite de la barrière. Un tas de tout semé de trèfle et de violettes.

Les pneus se coincent dans les trous. Les pieds aussi. Ça sent la terre, la boue, la bouse à cause de la vache, justement, qui broute juste à côté. La vache. Sa queue balance de droite à gauche, de gauche à droite, comme sa bouche – pour la vache, me lance mon frère avec arrogance, on a le droit de dire « la gueule » ! –, sa gueule va de droite à gauche, de gauche à droite.

On dit – je le dis à mon frère qui est trop jeune et ne sait rien – : « elle rumine ! » Il faut la traire soir et matin, matin et soir. Le tabouret : son pied unique bien calé sous tes fesses et ta tête disparaît, avalée par le ventre, énorme, de la bête. Tu n'es plus qu'un dos, un large dos penché. Parfois, ta main ressort et une bonne claque s'applique contre sa cuisse. Sa cuisse, craquelée telle une terre assoiffée. La vache recule, s'avance, il faut te recaler et puis recommencer. Marguerite. Tulipe ou Capucine. Tes vaches portent toujours des noms de fleurs. Le seau. L'odeur chaude de lait, mousseuse et crépitante. Demain

matin, le chocolat. Le chocolat – Nesquick, tête de lapin – dans un grand bol tout ébréché, un liseré rouge interrompu. Je bois toujours la bouche face aux fleurs mauves entremêlées. Quand je passe ma langue sur la brèche crayeuse, elle râpe un peu, et a un arrière-goût de crème. La casserole de café sur le gaz. Cuit et recuit.

Le facteur. Il ne se casse jamais le nez, car, ici, on l'attend. « Café bouillu-café foutu », peu importe, il est bu d'une rasade. Le nez qu'on voit, pirouette cacahuète, qui monte et qui descend dans un même élan. Il ne faut pas perdre de temps.

Le nez. Dans la famille, les femmes ont un grand nez. Toi. Ma mère. Moi. Mais tu affirmes, péremptoire : « Vilain nez n'a jamais gâché beau visage ! » Alors je suis rassurée.

La cour carrée. Deux poteaux, on peut y monter et faire la statue. Les roses d'Alice. Aujourd'hui encore, accrochées au grillage. Des roses anciennes qui ancrent le temps au paysage. Rosées, mais à peine. Au cœur, la larme dissoute d'un nuage vermeil.

Le boulanger. Trois coups de klaxon, freinage dans le gravier, moteur qui ronfle dans la cour : la porte arrière se lève, on tend une pièce en échange du pain.

Les tubes d'aspirine. À l'intérieur, pas de médicaments : des pièces de un franc.

La toilette. Toute nue, debout dans la baignoire. Chacun son tour. Très vite, sur l'eau, une mousse fine, savonneuse, un peu crasseuse. Le rinçage se fait au broc rempli d'eau tiède. Passer la première ou la dernière, c'est la question.

De toute façon, c'est la honte ! Mais quand on passe en premier, la honte s'étire et se détend, on contemple les autres dans un soulagement content... Le parfum. Eau de Cologne. Savon de Marseille.

La cuisine. Une table. Deux bancs. Un fourneau. Un évier. Le buffet blanc en formica. Dans les tiroirs, les couverts du dimanche. Les autres sont en vrac dans celui de la table, sous une nappe épaisse, aux fleurs plastifiées. Au-dessus, au milieu, tout autour, les souvenirs : vases, étains, poupées régionales façon vierge Marie sous leur coque transparente, cartes postales dentelées, couchers de soleil, visions panoramiques de plages où tu n'iras jamais. Les photos de communion. Un collier, une ribambelle d'enfants sages, c'est beau ! Mains jointes, chapelets, franges alignées, voiles blancs, mèches plaquées, de face, de trois quarts, le sourire humble. La modestie, la simplicité. Pour toi, c'est la plus haute des valeurs. On peut être riche ou pauvre, si on est simple, tout est bien. La cheminée, les crêpes, la bouillie de sarrasin. Nous suffit la lumière de l'âtre. L'ampoule demeure éteinte jusqu'à la nuit complète : surtout, surtout, ne jamais tuer le jour ! Les coquetiers. Je prends toujours le blanc, décoré de poussins. Le jaune d'œuf – un œuf de ferme, le jaune couleur de miel, de pomme cuite, de pomme d'or, de soleil au mois d'août – coule et glisse en pâte épaisse sur la coquille et puis, après un bref arrêt durant lequel l'interstice se remplit et déborde, le magma paresseux attaque la porcelaine. La mouillette a une allure de frite blanche, beurrée, bien grasse juste au bord, quelques millimètres de croûte grillée qui font comme des échardes entre les dents.

Tes yeux de Michèle Morgan. Bleus ciel presque transparents, ciel de juillet, océan clair, si près si loin. Planète bleue, cerclée de lune blanche.

Ton chignon. Il s'enroulait, une rose, un bouton de lierre derrière ta tête, toujours – exactement – à la même hauteur au-dessus de la nuque. Le soir, face au miroir rectangulaire accroché à un clou, tu tirais,

une à une, chaque épingle plantée tout autour de la fleur; la tresse se déliait et tombait. Et puis, alors que tu l'avais passée par-dessus ton épaule, lentement régulièrement, comme un ouvrage qu'on détricote, tu séparais les longues mèches blanches, au doigt d'abord, et puis au peigne ensuite, un vieux peigne en ivoire. Trois, puis deux, puis une. Une à une, elles venaient rejoindre les précédentes qui s'écartaient comme du crin lorsque tu les relâchais. Elles atteignaient presque ta taille. Tes cheveux. Blancs presque transparents. Mon plus vieux souvenir. Tes mains, pouce, index, majeur, dans ma paume galopent, pattes de bestioles qui n'en finissent pas de chatouiller ma peau et la chatouillent encore... Dans mon jardin tout rond, il y a... Ton haleine qui susurre aux oreilles. Un poirier, un pommier... La chaleur, le vent de ta bouche qui chante. Un prunier, un cerisier... Mon épaule au creux de la tienne. L'auriculaire pincé entre pouce et index tourne et danse. Dans mon jardin tout rond, il y a un tout petit ruisseau où s'en vont boire les oiseaux.

En souvenir d'Alice, ma grand-mère, de son jardin, de sa maison.

Alice est née le 29 novembre 1901, est morte le 20 janvier 2001, à Varengebec, dans la Manche.

